

Lucile Caron-Boyer



Traverser les orages



Lucile Caron-Boyer

Traverser les orages

© Lucile Caron-Boyer, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3610-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Le bonheur en partant m'a dit qu'il reviendrait »

Jacques Prévert

« Quelquefois, il y a des sympathies si réelles que, se rencontrant pour la
première fois, on semble se retrouver »

Alfred de Musset

CHAPITRE 1

J'ai mes lubies et mes défauts, comme tout le monde, mais je ne suis pas quelqu'un de compliqué. Mon gros problème, c'est que j'ai tendance à avoir de la suite dans les idées. Quand ils sont de bonne humeur, mes parents disent que moi au moins je sais ce que je veux, et quand ils se sont levés du pied gauche, ils me reprochent d'être une vraie tête de mule. Tout dépend du moment. La vérité doit probablement se situer quelque part entre les deux. Moi je crois que c'est juste que je n'aime pas abandonner mes projets en cours de route. Je peux mettre longtemps à faire mon choix, mais quand ma décision est prise, alors je trace jusqu'au bout sans jamais dévier de mon but. Question de logique. De fierté, peut-être aussi.

Mon dernier challenge en date, ça a été de réussir à m'offrir une paire de bottes que j'avais repérées dans un magasin, du centre-ville. Très chic. Le week-end suivant j'ai traîné maman devant la vitrine et lorsque je les lui ai montrées, elle a d'abord cru que je lui faisais une blague, puis quand elle s'est rendu compte que j'étais sérieuse, elle a presque manqué de s'étrangler.

— Liv voyons, elles sont horribles... On dirait des vieilles pompes de cowboy. Quelle idée étrange de vouloir porter ça à ton âge !

Je dois reconnaître qu'elle n'avait pas complètement tort. C'était le bout pointu qui faisait ça, et puis sans doute aussi les arabesques sur les côtés, mais moi ça me plaisait bien. Ce que j'aimais le plus, c'était qu'elles ne ressemblaient à rien de ce que je portais d'habitude et à rien de ce que je pouvais voir aux pieds de mes camarades de lycée. Allez savoir pourquoi ça compte à mes yeux. Ne pas faire partie du troupeau, marcher en marge. Pas à contre-courant, mais suffisamment à l'écart pour ne pas avoir l'impression d'être noyée dans la masse : rebelle mais pas révolutionnaire.

Et puis c'étaient des bottes qui disaient « Poussez-vous de mon chemin ». J'aimais bien ça, l'idée des chaussures qui annoncent la couleur, qui écartent les gêneurs sans qu'on ait besoin d'ouvrir la bouche.

Maman m'avait manifesté sa position sans la moindre hésitation :

— Désolée mais jamais je ne t'achèterai ces horreurs !

J'avais pris acte. Si elle n'envisageait pas de me les offrir, j'allais devoir m'en charger toute seule, comme une grande. Ça ne m'avait pas découragée, même si je savais que la tâche n'allait pas être facile : en plus d'être originales, ces bottes coûtaient plus cher à elles toutes seules que tout le reste de ma garde-robe réuni. Il allait falloir la jouer serré, décrocher des subventions à droite à gauche, limiter au maximum mes dépenses et envisager quelques baby-sittings chez les Carrez, nos voisins. C'est dire si j'étais motivée. Les Carrez, sont un couple adorable, qui après des années de tentatives infructueuses, avaient fini par donner naissance à des triplés. Au début, ça ressemblait au jackpot, mais en fin de compte ça c'était révélé être plus proche de l'enfer que du paradis. Au moins de mon point de vue. Lorsque j'apercevais leur maman, Nadine, sortir le matin avec ses trois garçons, des cernes jusqu'aux genoux et l'œil hagard, je me souvenais avec émotion de la femme élégante et pleine d'énergie qu'elle avait été un jour. Quand l'infirmière de l'école était venue nous faire son topo sur la contraception et l'importance de prendre nos précautions, j'avais marmonné pour moi-même :

— Pas la peine, je suis déjà au courant.

J'ai fait mes premiers baby-sitting chez les Carrez. C'était comme apprendre la natation en commençant par le dos crawlé. Après ça, j'étais armée pour affronter n'importe quelle situation. Ils n'étaient pas forcément plus terribles que les autres garçons de leur âge, simplement, ils étaient trois, et moi j'étais seule.

L'avantage, c'est que ça payait bien. En trois mois, j'avais réuni la somme et j'étais allée m'acheter mes bottes.

CHAPITRE 2

Lorsque j'étais entrée dans la boutique, la vendeuse ne m'avait pas calculée. Elle devait m'avoir jaugée avant même que je ne pousse la porte vitrée et elle s'était sans doute dit que m'ignorer était la meilleure façon de me voir débarrasser le plancher plus vite. À sa décharge, je dois reconnaître que je n'étais vraisemblablement pas sa cliente type : vu les prix affichés sur les étiquettes, elle ne devait pas voir passer beaucoup de filles de quinze ans en jean et baskets usées jusqu'à la corde. Quand j'avais compris qu'elle ne m'adresserait la parole que sous la contrainte, j'avais fini par aller me camper devant le comptoir derrière lequel elle s'était réfugiée et j'étais restée à la regarder fixement. Au bout de trois minutes c'était devenu compliqué pour elle de continuer à faire semblant de ne pas s'apercevoir de ma présence. Je l'avais vue relever la tête, presque au ralenti, s'efforcer d'afficher son sourire « spécial gêneur », tout mou-tout froid, et articuler avec l'entrain d'un végétarien qu'on obligerait à manger une côte de bœuf :

— Oui, que puis-je faire pour vous ?

— Est-ce que vous pourriez aller me chercher ces bottes-là, en pointure 38 ?

Et j'avais rajouté, avec un grand sourire, parce que la politesse, c'est important :

— S'il vous plaît madame.

J'avais clairement saisi le frémissement de joie, l'instant précis où elle s'était dit qu'elle allait pouvoir me rabattre mon caquet de petite morveuse. Ses yeux se sont mis à briller.

— Êtes-vous absolument certaine de votre choix mademoiselle ? Vous ne voulez pas vérifiez d'abord si cet article vous convient... réellement ? avait-elle ajouté en attrapant l'étiquette où figurait le chiffre à rallonge et en me le promenant sous le nez avec un regard tout sauf bienveillant.

Pétasse.

J'avais ouvert ma vieille besace miteuse, celle que je traîne depuis mes douze ans, avec l'écusson des Beatles et la trace de semelle bien crado que Léo, mon

petit frère, a laissée en marchant dessus un soir au retour de son entraînement de rugby et que je n'ai jamais réussi à faire partir complètement. Pas très classe, mais si pratique. Avant de passer à la boutique, j'avais pris soin de demander à papa d'aller à la banque pour transformer mon amas de petits billets en deux grosses coupures avec plein de zéros, je savais qu'il ne me poserait pas de questions. Il y a des gens qui voient le mal partout, papa lui, ne voit le mal nulle part.

Lorsque miss « Je me la pète » a vu les billets, elle a eu comme un choc, mais elle a vite repris ses esprits. Pétasse, mais professionnelle. Son attitude a changé du tout au tout. Je pouvais presque voir le symbole « \$ » briller au fond de ses yeux, comme dans ceux de Picsou dans mon « Journal de Mickey » de quand j'étais petite.

Dix minutes plus tard, elle emballait ma nouvelle paire de bottes dans trois épaisseurs de papier de soie et une boîte en carton XXL avec un logo doré en relief tout en m'expliquant comment en prendre soin. Elle avait conclu ses instructions en précisant :

— C'est un modèle exclusif fabriqué dans nos ateliers de Chihuahua.

J'ai cru qu'elle se moquait encore de moi. J'ai eu une vision surréaliste de dizaines de micro-chiens alignés les uns à côté des autres en train de fabriquer des bottes à la chaîne.

— De chihuahuas, vous êtes sûre ?

— Oui, c'est cette ville, dans le nord du Mexique, vous savez.

Ah ben non, je ne savais pas. Comme quoi, j'avais de nouvelles bottes et de nouvelles connaissances géographiques. On pouvait dire que la journée avait été bénéfique.

Oui j'ai de la suite dans les idées, et il m'arrive de montrer les dents, mais uniquement quand je n'ai pas le choix. Le reste du temps, je suis plutôt du genre conciliant, le conflit ne m'excite pas. Mon amie Margot m'appelle souvent « Ma p'tite mémère ». Ce n'est pas très flatteur, et je n'aime pas trop qu'elle me le rappelle, mais honnêtement, il y a du vrai là-dedans.

Tout ça pour dire que je n'étais pas équipée pour ce qui allait suivre.

CHAPITRE 3

Il m'est parfois arrivé d'envier mes amis dont les parents avaient divorcé.

Je me disais que ça pouvait être un bon plan, pour peu qu'on la joue intelligemment, avec ce qu'il faut d'hypocrisie et un petit fond de mauvaise foi.

Bon, pour être honnête, je n'avais pas adhéré tout de suite au concept quand j'y avais été confrontée pour la première fois, en CP. Alice, avec laquelle j'avais l'habitude de jouer au loup dans la cour de récréation, avait éclaté en sanglots en arrivant à l'école un lundi matin. Elle avait fini par expliquer à la maîtresse que son papa avait « une nouvelle maison et une nouvelle amoureuse, mais qu'il la gardait quand même elle, mais seulement les week-ends ». Je n'avais pas tout compris mais j'avais quand même saisi que la situation était loin de l'enchanter. Ensuite, il y avait eu Édouard. Puis l'année suivante, Kévin et Sarah. À force, on avait fini par trouver ça normal, et au bout d'un moment, on n'y avait plus tellement fait attention. Les divorces tombaient comme la neige en hiver, des fois en abondance, des fois pas du tout, ça dépendait des années. Moi, ça ne me perturbait plus. Et puis ma meilleure amie depuis le CM1, Margot, a toujours eu deux maisons. Quand j'allais dormir chez elle, on avait le choix entre chez son père et chez sa mère. Avec son père, c'était bien parce qu'il ne surveillait jamais l'heure à laquelle on se couchait, même si on avait école le lendemain. Avec sa mère, c'était bien aussi parce qu'elle nous préparait des crêpes au Nutella pour le dessert. Maman, en matière de dessert, elle a de sérieuses lacunes, comme dirait ma prof de français. Pour vous donner une idée, elle a essayé de faire un fondant au chocolat une fois, parce qu'une de ses amies lui avait assuré qu'il n'y avait rien de plus simple. Le résultat était caoutchouteux comme un jouet pour chien, on n'a jamais réussi à enfoncer le couteau dedans pour couper une part. On ne peut pas dire que c'était mauvais parce qu'on n'a jamais réussi à le goûter. C'était immangeable, mais au sens propre du terme. Après cette tentative, elle a définitivement abandonné la partie, et personne ne s'en est jamais plaint.

Bref, le divorce était passé d'un truc inquiétant, genre maladie contagieuse qu'on n'a pas du tout envie d'attraper, à un non-événement.

En côtoyant Margot, j'avais même fini par trouver du charme à la situation. Chaque parent a ses points forts et ses points faibles, et, en manœuvrant bien,